

CHAPITRE 25

MALADE !

En revenant à l'Agnel, j'avais craint le voisinage des Maupas. Mais, mes craintes avaient été vaines, car, comme Aigline était en pension chez les sœurs, je ne la voyais que le dimanche.

Or, un beau jour...

Qu'est-ce qu'il se passe ? On dirait qu'on frappe... ? Curieux ! Les chiens n'ont pas aboyé... Alors, je tends l'oreille... Je n'ai pas rêvé. On frappe et on m'appelle.

Je saute immédiatement du lit. Ouvre la fenêtre. Les volets.

– Vincent ! Viens vite ! Aigline a une crise.

C'était le voisin d'en face.

Il est sur le pas de la porte, lampe-tempête à hauteur des yeux pour mieux être vu, à cause du brouillard. Alors qu'au départ, je n'avais aperçu qu'une vague silhouette. Par contre, je savais que c'était lui. Je l'avais reconnu à sa voix.

Une *crise* !? Une crise de quoi ? Dimanche dernier, elle était passée à la maison. Elle nous avait apporté une tarte aux pommes qu'elle avait faite. Elle n'y pensait guère. Même que ma mère lui avait demandé si elle ne voulait pas rester déjeuner avec nous. Et qu'elle avait refusé, car elle avait des devoirs à rendre pour lundi. Parce que, depuis qu'elle était au collège chez les sœurs, elle avait beaucoup de travail.

Mais, à voir le visage tourmenté du père, je devine que c'est du sérieux. Je regarde ma montre. Trois heures du matin.

Vite, une chemise, un pantalon...

– Qu'est-ce qu'il y a ? avait demandé maman, qui, réveillée par le bruit, était venue aux nouvelles.

– C'est Aigline. Elle est malade.

– La pauvre petite.

– Recouche-toi, maman ! On n'a pas besoin de toi.

Mais il n'y avait rien eu à faire, elle tenait à m'accompagner.

Et nous voilà tous trois à traverser la cour au pas de course, le père de la jeune fille nous précédant...

Nous pénétrons dans la cuisine. Malgré l'heure, les enfants Maupas sont debout, et à ce point terrorisés que les yeux leur sortent de la tête.

Au premier, on entend des gémissements. « Ma parole, on se bat...!?

On monte les escaliers quatre à quatre. Et là, qu'est-ce qu'on aperçoit... ? La petite en train de se tordre de douleur sur son lit. Elle est en chemise de nuit, toute décoiffée – on dirait une folle –, avec une mère qui essaie de la maintenir allongée pour éviter qu'elle ne tombe.

Partout règne un grand désordre. Les oreillers gisent par terre. Quant aux couvertures et aux draps dont la malade s'était débarrassée, ils jonchent le plancher dans une pagaille indescriptible. Alors qu'il fait froid...

Bref ! La pièce est un véritable champ de bataille.

Ce qui me surprend également c'est la position dans laquelle elle est couchée. Elle est « à l'envers », avec la tête au pied du matelas et les pieds sur le traversin. Comme quoi son sommeil – si sommeil il y a eu –, a dû être particulièrement agité.

Me voyant arrivé, la malheureuse femme s'écarte. Prise de compassion, ma mère se précipite vers elle, et la prend dans ses bras, tellement elle est atterrée par ce qu'elle voit.

– Vincent ! Oh, Vincent ! Je ne sais plus quoi faire ! me dit la première. En plus, elle souffre.

Je n'ai encore jamais assisté à une telle scène !

– C'est la première fois qu'elle est comme ça ?

– Etant plus jeune, elle a déjà eu des crises. Mais pas à ce point-là.

Je suis d'autant plus surpris qu'elle ne m'en avait jamais parlé. D'ailleurs, elle n'en avait jamais eues, quand elle était plus jeune et alors qu'elle dormait dans ma chambre.

La malade tremble de tous ses membres et se débat violemment. Malgré tout, et d'une manière inattendue, le corps est raide. C'est spectaculaire. Je suis en train d'assister à une agonie, dans ce qu'elle a de plus insupportable.

Et son père de m'expliquer qu'avec sa femme, ils ont essayé de l'empêcher de s'agiter, en maintenant bras et jambes fortement serrés. Mais en vain.

Les yeux sont révulsés. Le visage est bleu. La respiration haletante... De temps à autre, elle se dresse brutalement et s'assoit sur sa couche en prenant appui sur ses bras, placés en arrière, à l'équerre, la face en direction du plafond. Et bouche ouverte, elle continue de ahaner, à la recherche de l'air manquant. Puis, quelques secondes après, elle s'effondre, aussitôt abattue. Et les tremblements de reprendre de plus belle.

Un coup d'œil du côté de la langue pour me rassurer. Non. Elle ne l'a pas avalée. Attention... ! Trop tard ! La jambe s'est détendue, comme un ressort, balayant tout ce qu'il y avait sur sa table de chevet. Le verre de lampe est brisé. Et sa mère de se précipiter pour ramasser les morceaux, afin que sa fille ne se blesse – au cas où on viendrait à marcher dessus.

– Aigline ! Calme-toi. C'est moi, Vincent.

À force de gigoter, une chaîne vient de glisser de sa chemise de nuit, avec au bout... la pépite ! La fameuse pépite... ! L'or du Coigneux !

Alors...? Finalement, elle ne l'a pas vendue au père Gaubert, le bijoutier troyen ? Et...son chapeau ? Sa robe ? Ses bijoux... ? Avec quoi les a-t-elle achetés ? Finalement, elle s'était contentée de monter la dent en pendentif. Drôle d'idée... !!!

Enfin quoi ! Ce n'était qu'une dent ! La dent du charbonnier ! Celle qu'il avait eue dans la bouche !

Toutefois, l'heure n'est pas aux questions. La vie d'Aigline est en danger et il me faut agir. Défiant la pudeur de la malade, qui ne se rend compte de rien, j'entreprends de la débarrasser de sa chemise de nuit, au grand dam des femmes subjuguées par mon audace. Mais, comme la petite gesticule et que je n'y parviens pas, elles finissent par m'aider.

C'est la première fois que je vois la jeune fille dans sa nudité. Mais peu importe la décence ! Elle est dans un tel état d'agitation qu'il me faut absolument la calmer.

– Aigline ! Je t'en prie. Laisse-toi faire.

Je lui parle, tout en imposant mes mains sur sa peau, comme je l'ai déjà pratiqué pour d'autres cas. Notamment pour le jeune Bouvreux, mais cette fois-là, il s'agissait d'une fracture ouverte.

Dieu qu'elle est jolie !

« Avec la main gauche », qu'il m'avait dit le rebouteux, « tu sens *ce qu'il y a*. Avec la droite, tu *soignes*. »

Justement, j'aimerais bien le savoir, moi, *ce qu'il y a* ! Je me bats contre un mal qui me dépasse !

– Aigline ! Dis-moi où tu souffres exactement !

Mais la jeune fille ne répond pas, murée qu'elle est, dans sa douleur. Visiblement, elle n'est plus avec nous.

Je dois me rendre à l'évidence : elle est en train de passer, sous mes yeux. Mon Dieu, je vous en supplie... ! Je poursuis ma palpation. Que faire d'autre ?

Appeler le docteur Clochet ? Le temps qu'on aille le réveiller et qu'il vienne...il sera trop tard.

Quant à l'emmener à l'hôpital, il ne faut pas y compter. Bar-sur-Aube étant à une vingtaine de kilomètres, c'est beaucoup trop loin. Puis, comment la transporter ? Il faudrait l'attacher. En plus, elle souffre.

Et le Coigneux qui n'est pas là ! Chose rare chez lui...Il passe le week-end à Troyes, chez un cousin.

Je me sens seul ... désespéré. Que faire ? Et ses parents qui comptent sur moi. Hélas ! Je ne peux pas faire de miracles.

J'aperçois son père, qui n'a pas bougé, assis sur une chaise, la tête entre ses mains. Et nos mères respectives, les bras de l'une dans les bras de l'autre – la mienne s'évertuant à chercher les mots qui réconfortent :

– Ayez confiance, Rose. Vincent est là. Qui va vous la guérir.
Je voudrais bien. Mais comment... ?
J’essaie de me rappeler...

Je me souviens que le charbonnier m’avait parlé d’un cas similaire. Celui d’Antonin Pêcheux, le fils du boulanger, auprès de qui il avait été appelé, un soir comme celui-ci, en urgence. Il avait parlé de « convulsions ». Et il m’avait dit qu’il fallait laisser passer la crise. Même qu’il m’avait averti de son caractère impressionnant.

« Si elle ne dure pas plus de cinq minutes », qu’il m’avait prévenu, « le malade est sauvé, après, c’est plus difficile... »

– Il y a longtemps qu’elle est dans cet état ?

– Le temps d’aller te chercher. Cinq minutes environ. Guère plus, que m’explique brièvement son père, hébété.

Cinq minutes de passées ! C’est déjà de trop. Mais je me garde bien de le lui dire. Déjà que, dans un coin, j’aperçois sa femme en train de s’essuyer les yeux, avec son tablier !

– Elle a fait de la fièvre ?

– Beaucoup.

Ma main posée sur le front m’apprend curieusement qu’elle n’en a plus.

– Il y a longtemps ?

– Non.

Je comprends que c’est cette chute brutale de température qui a probablement dû provoquer son état. À moins que...

– Est-ce qu’elle est tombée ?

– Tombée ? Non. Pourquoi ?

– Je pensais à un coup, sur la tête.

– Elle n’a rien à la tête.

Je passe ma main dans ses cheveux. C’est vrai. Ni bosses ni ecchymoses...

Mon diagnostic se confirme. Ce sont bien des convulsions.

Je regarde ma montre. On est ici depuis deux ou trois minutes – une éternité ! –. Et la jeune fille qui est toujours aussi agitée ! Que faire ? Je suis à bout d’expédients.

Puis... soudain...

– Ooh !

Noon !? Enfin...il nous a semblé...La petite a murmuré.

Alors, lentement...très lentement...ses membres paraissent se détendre...Les secousses ont cessé... Le corps de la petite s’est s’affaissé sur son lit. Et... dans ses yeux... on commence à lire le retour de la vie.

On comprend qu’elle est sauvée. Enfin !!! On respire.

– J’ai... s...oif.

– Donnez-lui de l’eau. De l’eau sucrée.

Sa mère revient avec un verre qu’elle me tend. J’assois la jeune fille. Son corps est mou. On dirait une poupée de chiffon.

Je la fais boire, par petites gorgées.

– Vin...cent. Oh, Vincent ! Suis... fatiguée...si fatiguée...
Et elle s'effondre une fois de plus sur sa couche.
Il est près de quatre heures du matin.

– Allez dormir que je dis aux parents. Je m'occupe d'elle.
Pas la peine de la rhabiller. Ce serait une trop grande épreuve. Les draps et les couvertures que je ramasse avec sa mère, suffiront. Il ne faudrait pas qu'elle attrape froid.
Et tous de descendre au rez-de-chaussée afin de faire chauffer un café.
Quant à moi, assis sur la chaise que son père a libérée, je la veille jusqu'au petit jour, au cas où une ultime convulsion la reprendrait.

CHAPITRE 26

AIGLINE, COMME AUX PLUS BEAUX JOURS

La maladie d'Aigline ? Il y avait longtemps qu'il n'y paraissait plus – la petite avait repris ses études à Troyes. Même qu'elle préparait son brevet supérieur.

Quant à ses parents, depuis, ils ne tarissaient pas d'éloges à mon sujet, m'appelant « leur sauveur » et m'assurant que, désormais, je faisais pleinement partie de la famille.

Pourtant, je n'y étais pour rien – me contentant seulement de laisser faire la nature, comme le Coigneux l'avait préconisé, par expérience.

Il n'empêche que désormais, ma renommée était devenue telle, qu'à Vendevre, je ne comptais plus les malades qui venaient se faire soigner à l'Agnel. Mais, je n'étais pas médecin.

Et craignant que le docteur Clochet n'en prenne ombrage, dès qu'un cas n'était pas dans mes compétences, je le lui envoyais. Puis, échange de bons procédés, il agissait de même avec moi, comme pour la remise en place des nerfs froissés par exemple, les articulations démisées, les sauts de tendons, certaines brûlures ou certaines fractures. Ce qui permettait à l'un comme à l'autre, d'y trouver son compte.

Par contre, ces malheureux événements nous avaient rapprochés, la jeune fille et moi, comme aux plus beaux jours de notre enfance.

Certes, nous ne partagions plus la même chambre, mais à présent, elle n'hésitait plus à traverser la cour pour entrer à la maison et échanger avec moi, ou bien partager notre repas. Elle était redevenue, ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être : *la fille de la maison*.

De même, l'inverse était de mise, puisque je ne redoutais plus de franchir la porte des Maupas, où ses parents, et ses frères et sœurs m'accueillaient avec un plaisir non dissimulé.

Toutefois, je n'avais jamais osé la questionner sur la pépète qu'elle portait à son cou, vu que c'était ce pendentif qui avait été la cause de notre brouille.

Quant aux vêtements et autres bijoux qu'elle affichait autrefois, je pensais que c'étaient ses parents qui les lui avaient offerts. Sinon, avec quoi les aurait-elle payés ? D'autant plus que son père était aisé et qu'il ne lui refusait jamais rien.

C'était elle par contre, qui, m'apprit un jour, que toutes les jolies toilettes qu'elle portait, lui avaient bien été offertes par ses parents pour la récompenser de son succès au certificat d'étude ainsi que son entrée au collège.

Puis le temps passa...

Nous avons vingt-et un ans tous les deux. Aigline avait obtenu son diplôme. Et elle était à présent institutrice à Vendevre.

Ce fut le moment pour le père Maupas de reprendre la vieille antienne qu'il déclinait autrefois : « Ces deux-là, on va les marier ! » Ce qui amusait la jeune fille, qui ne disait pas non.

Mais, même si elle avait beaucoup changé – se rendant notamment utile aux travaux de la ferme – il y avait toujours chez elle cette tache qu'il m'était difficile d'oublier : celle de ses fréquentations.

Jusqu'où était-elle allée ? Je l'ignorais et ne cherchais pas à le savoir. Ce qui n'empêchait pas la gêne qui existait encore de temps en temps entre nous.

En outre, sa coquetterie n'avait pas disparu non plus. Et l'homme qu'elle viendrait à épouser aurait intérêt à avoir un portefeuille bien garni. Car, le luxe, elle l'aimait toujours autant. C'est ce que me répétait le Coigneux, dès qu'on parlait d'elle.

Pourtant, la nuit de la saint Jean, et alors que le tout Vendevre est réuni sur le Pré Saint-Georges, pour célébrer le jour le plus long, sans doute grisée par la musique entraînante distillée par les violoneux et autres joueurs de pianos à bretelle, après deux ou trois pas de danse, la petite me prend par la main et m'invite à sauter par-dessus le feu, comme c'est la coutume.

Seulement, un coup d'œil en direction de foyer, me fait comprendre que les flammes sont encore hautes et qu'il vaut mieux attendre un peu, car le risque de se brûler est grand. D'ailleurs, aucun des danseurs ne s'y est encore risqué. Et nous serions les premiers.

Mais ce n'est pas seulement cette raison qui me fait lui résister.

Certes, je connais la portée d'un tel acte. Ce n'est pas seulement la fête du soleil, ou la célébration de la purification, autrement dit un moyen de chasser le mal accumulé au cours de l'hiver – les convulsions de la petite étant encore présentes dans ma mémoire –. Ce n'est pas uniquement un gage de fertilité pour nous autres paysans, une manière à nous de nous attirer les bonnes grâces de la nature, en vue des récoltes et des moissons à venir. Pas seulement...

Sauter au-dessus du foyer représente tout autre chose, pour les amoureux. C'est un engagement solennel. Car, selon la tradition, c'est pour les nouveaux couples qui se livrent à cet exercice, la certitude de se marier avant la fin de l'année. Or, à Vendevre, on croit dur comme fer aux croyances de cette nature.

– Si tu m'aimes, prouve-le moi, me glisse-telle à l'oreille.

– On va se brûler.

– Tu as peur ?

Et, main dans la main, nous avons sauté ...sans dommage. À l'exception du jupon d'Aigline qui avait pris feu. Heureusement qu'un sapeur pompier était à proximité pour lui jeter un seau d'eau. La jeune fille trempée jusqu'aux os, en avait ri avec ses amies. Et chacun de partager sa bonne humeur en l'applaudissant. Il n'empêche que je voyais là un mauvais présage.

Ensuite, la petite de m'entraîner dans l'obscurité d'un arbre :

– Il faut que je te parle.

Et elle m'explique qu'elle a bien réfléchi. Elle veut m'épouser – alors qu'entre nous, il n'en avait pas été question formellement, même si depuis longtemps, c'était le souhait de ses parents –. Mais auparavant, elle tient à être franche avec moi. – Je comprends que la jeune fille est toujours aussi autoritaire. Et qu'enfant gâtée, elle est restée.

Malgré tout, elle tient à se confier, me prévient-elle, au sujet de ses relations passées et pour lesquelles elle a, me répète-t-elle, « tracé un trait dessus »... Ce qui, toujours d'après elle, constitue un gage de sincérité, qu'elle n'aurait sans doute jamais évoqué, si elle n'avait pas émis le souhait de se marier avec moi.

Comme quoi, Aigline était en train de combiner nos épousailles. Mais elle était si jolie, qu'il était difficile de lui refuser quoi que ce soit.

Il n'empêche qu'elle eut la franchise de me dire qu'avec certains de ses soupirants, elle était allée « assez loin ». Même qu'elle avait *craint*... – à l'époque, même si je vivais au milieu des animaux, je n'étais pas encore assez au fait de la nature des femmes et de leurs mystères –. Mais c'était de ma faute, qu'elle avait déclaré, même qu'elle me trouvait « un peu benêt » avec mon histoire de pépite – sans m'expliquer pourquoi elle la portait toujours autour du cou, mais ce n'était pas le moment d'évoquer les sujets fâcheux.

Après ces aveux, elle me dit :

– Maintenant que tu sais tout, est-ce que tu veux bien de moi ?

Et la petite de pas me laisser le temps de répondre. Et de se coller contre moi – nos deux corps ne faisant qu'un – en m'embrassant comme aucune autre ne l'avait fait jusqu'ici.

Et nous sommes tombés l'un sur l'autre dans l'herbe haute. En faisant assaut d'initiatives que je n'aurais jamais soupçonnées, chez une jeune fille. Laquelle avait un sens des choses de l'amour que je n'aurais pas moi-même soupçonnées.

Et, plus tard, lorsque nous sommes partis et alors que les feux de la saint Jean s'étaient endormis depuis longtemps sous la braise, en regardant l'herbe couchée, je m'étais dit que, maintenant, les jours qui allaient venir ne seraient plus comme avant.

CHAPITRE 27

LES ÉPOUSAILLES

Ma mère m'avait prévenu :

– Marie-toi. Mais réfléchis. Un mariage, c'est pour la vie.

Quant au Coigneux, il avait déclaré :

– J'espère que tu sais ce que tu fais.

Puis, il avait ajouté, catégorique :

– Une fille comme ça, c'est pas pour un métayer comme toi. En plus, tu n'as pas de dote !

Puis, il me parla d'un conflit européen imminent. À cause d'un Serbe, qu'on ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam. Et qui aurait assassiné l'archiduc François-Ferdinand, prince héritier d'Autriche-Hongrie et sa femme, à Sarajevo – une ville et des gens dont on n'avait jamais entendu parler –. Et il m'avertit que si on voulait se marier « contre vents et marées », il fallait faire vite. Car après, il serait trop tard. On ne savait pas comment les affaires allaient tourner, vu que, d'après lui, la France pouvait, par la suite, tomber dans le giron teuton !!!

Je le regardai, en me demandant s'il avait bien toute sa raison. Mais non. Il avait l'air sain de corps et d'esprit. J'en parlai à ma mère et aux parents de ma future.

– La guerre ? qu'il s'étonna, le père d'Aigline. Ils ne peuvent pas. Ça va être les moissons.

Ce qui amusa le charbonnier, quand je lui fis part de la réflexion de mon futur beau-père.

Puis, les choses se précipitèrent. On nota une course aux armements de la part des Autrichiens d'abord, puis des Allemands, ensuite... Les Allemands, nos ennemis héréditaires.

– De toute façon, s'il y a une guerre, avait fini par lâcher le père Maupas, en tirant sur sa pipe, elle sera courte et on vous mariera après. N'écoutez pas le Joseph. Il dramatise.

Ensuite, entre les grandes puissances, vint le temps des alliances. Et le charbonnier que le fermier rencontra, fut assez véhément pour le convaincre d'accélérer les choses, même s'il me confiera une fois de plus que c'était à mon détriment :

– Tu ne viendras pas te plaindre. Tu veux te marier ? Marie-toi. Tu l’auras voulu.

Le père de la jeune fille s’en alla trouver le maire. Quant à maman, elle se rendit au presbytère. Puis, d’un commun accord, la date du mariage fut fixée au 20 juillet, qui était un mardi, date habituelle à la campagne pour ce genre d’évènement, alors que, pour nous autres paysans, les grandes manœuvres allaient bientôt débiter dans les champs.

C’est la raison pour laquelle cette date n’arrangeait personne, mais il fallait faire contre mauvaise fortune bon cœur, car l’avenir était sombre, même si, à Vendevre, personne ne voulait croire à un conflit imminent.

Jusqu’au père Fuliole, le fermier de la ferme Saint Gabriel, qui avait déclaré :

– La guerre ? On en d’sort. On va pas faire que ça ! En plus, on déjà a pris une tannée en 70. Alors, croyez-moi, on n’est pas prêt de recommencer.

Ce à quoi le baron, qui, comme de juste, défendait l’aristocratie, s’était énervé, en prenant la défense du souverain assassiné :

– Tuer un prince ! Mais dans quel monde vit-on ?

Puis, revanchard, il avait ajouté :

– De toute façon, c’est le moment de leur reprendre l’Alsace et la Lorraine. Et rien que pour ça, on se doit de prendre les armes !

Quant à nous autres, à l’Agnel, on ne s’occupait pas de politique. On avait d’autres chats à fouetter que le retour des Alsaciens et des Lorrains dans le giron français, même si on avait de la sympathie pour Jeanne d’Arc, la petite bergère de Domrémy, qui nous délivra des Anglais, et pour les belles Alsaciennes aux jupes rouges et aux coiffes noires, ainsi que pour leurs cigognes qui nichaient bizarrement en haut de leurs cheminées.

Bref ! Pour en revenir à nos épousailles, une fois les démarches accomplies, chacun de prêter la main à l’organisation d’une cérémonie que les Maupas voulaient de leur propre aveu : « à tout casser » ! D’autant plus qu’en raison des évènements, les fiançailles avaient dû être réduites à leur plus simple expression – car même si on doutait de l’imminence de la guerre, il valait mieux prévoir –, lesquelles se résumèrent en un simple échange de bagues, qui, cette fois, n’étaient pas en paille, comme celles de notre enfance.

Bref ! On s’était contentés d’un repas réunissant nos deux familles, auxquels s’étaient joints nos parrains et marraines respectifs. Et c’était tout.

Aussi était-ce la raison pour laquelle, il fallait rattraper ce non-évènement par un autre, dont on se souviendrait longtemps. Celui de nos épousailles !

C’est ainsi que deux semaines plus tard, les frères et les sœurs d’Aigline, armés de balais et de têtes de loups, entreprirent le nettoyage de la remise de fond en comble. Laquelle allait accueillir les invités pour le dîner. Et elle fut débarrassée illico des toiles d’araignées qui pendaient au plafond et des brins de paille ou des copeaux qui jonchaient un sol de terre battue, qu’on recouvrit en partie d’un plancher, pour permettre aux danseurs de se livrer à leurs ébats, sans se tordre les pieds.

Ensuite, de grands draps furent pendus pour tapisser les murs de manière à dissimuler les bottes de paille, et sur lesquels on avait fixé des branches de houx et des fleurs en crépon, ainsi qu'un énorme cœur avec nos initiales, qui était du plus bel effet.

Enfin, deux jours avant la noce, un porc fut sacrifié, tandis que les femmes plumaient oies, poules et canards, dans une telle débauche de duvets qu'on aurait pu croire qu'il neigeait.

Et le lendemain, pendant qu'on était parti à Villy-en-Trodes, en charrettes – pour chercher tables, chaises, bancs, tréteaux, vaisselle, nappes, serviettes et ustensiles de cuisine, qu'on avait loués –, un cuisinier s'installa dans la cour, afin de préparer les agapes, puisque par chance, il faisait un temps splendide. Ce qui fit dire à l'un de nos voisins :

– À la bonne heure ! Il fera beau. Ça prouve, au moins, que la mariée s'est bien confessée !

Enfin, le grand jour arriva. Musiciens en tête, nous nous rendîmes en grande cérémonie chez les Maupas, afin d'aller chercher la jeune fille – chacun arborant qui, sur son corsage, qui, sur sa veste, un ruban de soie –. Et, comme le voulait la coutume, devant la maison de ma future, je dus chanter la chanson que mon père et mon grand-père avaient autrefois chantée avant moi : – *Ouvrez-moi donc la porte ma mie si vous m'aimez.*

Ouvrez-moi donc la porte...

Celle-ci s'ouvrit...Et ce fut pour moi un éblouissement ! Aigline était là, devant moi. Belle et blanche comme un grand lys, entourée de toute sa famille. Laquelle s'écarta pour me laisser passer, lui faisant bien involontairement une haie d'honneur.

Je voulus lui prendre la main. Elle me sourit. Souleva son voile. Et d'un baiser, nous scellâmes notre alliance avant l'heure.

Puis, nous montâmes sur des chars décorés de guirlandes et de fleurs. Et...en voiture pour la mairie !

C'est à l'entrée de Vendevre que tout le monde descendit, afin de former le cortège qui allait nous conduire à pied, auprès de monsieur le maire – violoneux et joueurs d'accordéon en tête, suivis de ma bien aimée, bouquet de roses blanches à la main et au bras de son père, puis moi, l'orphelin-sans-dote, fermant la marche, avec ma mère ; après, derrière nous, les demoiselles d'honneur et leur cavalier, les jeunes, petits et grands, tous par couples, les oncles, tantes et grands-parents, autrement dit ceux qui restaient et qui pouvaient encore marcher. Tandis que, pour respecter la coutume, quelques amis avaient tendu des rubans en travers de la route, à charge pour moi de me les faire retirer, pour pouvoir passer, en leur offrant une bonne bouteille, en guise d'octroi ! Lesquels, du reste, profitaient de ce que j'avais le dos tourné pour embrasser la future mariée, au passage, ...

« Mademoiselle Aigline, Edmonde, Louise Maupas, voulez-vous prendre Vincent, Paul, Joseph Tardieu pour époux ... ? »

Une fois les consentements mutuels échangés, et les signatures apposées sur les registres de l'état civil, demi-tour vers une église Saint-Pierre qui, pour l'occasion, avait revêtu ses plus beaux atours et où l'abbé Dumortier, le curé du village, entouré d'une demi-

douzaine d'enfants de chœur, nous attendaient à la porte, dans un joyeux tintamarre de cloches.

De ce passage à l'église, outre les chants, qui tirèrent les larmes aux yeux de nos mères respectives, un incident se produisit, dont j'ai gardé le souvenir.

Au moment d'introduire l'anneau au doigt d'Aigline, celle-ci eut le malencontreux réflexe de le plier avant qu'il n'atteigne sa troisième phalange. Ce qui, pour les anciens est un mauvais présage. Car, en effet, lorsque cela se produit, ils prétendent que c'est une manière pour la mariée, d'exprimer sa volonté de vouloir porter la culotte – comme quoi j'étais prévenu – bien entendu, je me gardai bien de répercuter l'anecdote auprès de ma mère.

Après les célébrations, nous sortîmes du saint lieu sous une haie d'honneur formée par des amis et des familiers qui déchaînèrent sur nous une pluie de riz, gage de fécondité, de prospérité et de bonheur éternel.

Et une photo de groupe immortalisa l'évènement, grâce à Thomas Châtel, le photographe local, dépêché sur place.

Puis, de retour à l'Agnel, les choses sérieuses pouvaient enfin commencer, avec un copieux banquet que les Maupas avaient voulu particulièrement soigné, vu que, pour les invités, tout ce qui s'était déroulé avant, « c'était de la gnognotte ». Car, ils n'étaient pas directement concernés.

Plusieurs tonneaux ayant été mis en perce, les hommes purent goûter au vin blanc comme au rouge, et commenter les vertus de celui-ci par rapport à tel autre, en faisant claquer leur langue de contentement, certains étant déjà en ribote avant de passer à table – ce qui ne fut pas sans rappeler à ma mère le jus de raisin qu'elle avait goûté le jour de ma naissance et qui avait produit un breuvage tellement bon qu'il n'en restait plus, l'ancien métayer Fisbach ayant liquidé les dernières bouteilles.

Puis, chacun de se pencher sur son assiette – le père d'Aigline, comme je l'ai précisé, ayant mis les petits plats dans les grands, – tout en racontant des histoires salaces qui choquèrent sa femme et firent rire la mariée aux larmes. Ce qui une fois de plus m'étonna. D'autant plus que moi-même, je ne les connaissais pas. Mais il est vrai que ce n'est pas dans les bois de L'Arclais que j'aurais pu les entendre.

Outre le potage crème d'Argenteuil, défilèrent devant les convives, suprême de sole, veau à la casserole, gigots, fricassées de poulets sur lit d'haricots et de petits pois, canetons au porto, andouilles à l'oseille, salade, fruits, glace majunga – Gustave Pêcheux, le boulanger, en personne, ayant tenu à apporter la pièce montée, dont l'arrivée fut saluée par des applaudissements et des cris de joie – le tout arrosé de champagne et d'un petit vin du pays.

Ensuite, les musiciens nous demandèrent d'ouvrir le bal. Ce dont on s'acquitta honorablement, car la petite avait de la pratique. Ce qui me facilita la tâche, étant moi-même un piètre danseur.

Ce fut l'occasion pour les couples d'enchaîner gignes ¹, siciliennes ² et soyottes ³, dont celle de Vendevre, en deux parties, l'une en balade, plus lente et l'autre, toute en pointés et plus animée: « *Mad'moiselle voulez-vous danser la soyotte la soyotte*

– *Mad'moiselle voulez-vous danser la soyotte va commencer*

– *Chibreli Chibreli.*

– *On dit qu'el'est malade de Chibreli chibreli.*

– *On dit qu'el'en mourra...* » que, jeunes et vieux, reprirent en chœur.

Enfin, on dansa également *la Pioche de Vendevre* où les exécutants mimaient le travail de la vigne avec les psous ⁴, puis *la ronde de Romilly* ⁵ en chantant à pleins poumons :

« *C'est la fille de la Meunière*

– *C'est la fille de la meunière, qu'a dansé avec les gars.*

– *Elle a perdu sa jarretière, sa jarretière qui n 'tenait pas.*

– *Ah y fallait pas, y fallait pas qu' elle y' aille.*

– *Ah y fallait pas, y fallait pas y' aller.*

Ce fut le moment choisi par le garçon d'honneur pour s'emparer de celle de la mariée... Laquelle se mit à rire comme une folle. Ce qui, une fois de plus, m'attrista.

Puis on poursuivit avec *la jolivette* ⁶.

Au beau milieu de l'espace réservé à la danse, on faisait reposer trois chaises sur des noix et nous devions faire un « huit » en dansant, sans nous bousculer. Et gare à ceux qui faisaient tomber une chaise, car ils étaient redevables d'une bonne bouteille !

Et nombreux furent les bois-sans-soif à prendre un malin plaisir pour les faire dégringoler, au milieu de rires et de cris sans nombre. Car, à la campagne, tout est prétexte à boire.

Quand nous entendîmes sonner deux heures au clocher, nous passâmes le reste de la nuit de noce chez les Bouvreur, qui avaient accepté de nous accueillir en grand secret. Car, depuis la guérison de Thomas, je faisais partie de la famille.

Ce qui ne nous empêcha pas d'être réveillés dès trois heures pour boire « le pot de chambre des mariés »⁷. Ce qui donna, aux jeunes importuns venus nous surprendre, une occasion de plus pour boire.

Voilà les souvenirs que j'ai gardés de nos épousailles. Et j'ai bien fait d'en profiter, car...

1. Dont celle de Romilly-sur-Seine.

2. Danse rapportée en Champagne par les armées des campagnes napoléoniennes.

3. Il existe également d'autres soyottes, avec quelques variantes, dont celles qu'on dansait à Laubressel, à Chavanges ou à Estissac, dont la non moins célèbre : « Y'a un'pie dans l'poirier, j'entends la pie qui chante... Y'a une pie dans l'poirier, j'entends la pie chanter... »

4. Piochon du vigneron.

5. Au pas de gigue se terminant en une farandole ininterrompue.
6. Appelée aussi « olivette », dans certaines localités auboises, comme Troyes.
7. Tradition qui veut que les invités fassent avaler aux mariés un mélange de nourriture à base de chocolat et d'alcool contenus dans un pot de chambre.

CHAPITRE 28

LA MOBILISATION

...On était dans les champs quand on a entendu sonner le tocsin. C'était le 2 août 1914. Il était quatre heures et quart, quatre heures et demie de l'après-midi, environ. On s'est dit : « Ça y est ! » On s'est dépêché de rentrer à la ferme. Puis, on s'est rendu sur la place de la mairie.

Il y régnait une atmosphère indéfinissable. Un mélange d'étrange et d'électrique. Je m'en souviens bien...

D'abord, il y avait un monde fou. Et beaucoup de bruit, avec des jurons, des vociférations et même des cris de joie, de la part de ceux qui voulaient en découdre au plus tôt, en raison du principe qu'ils avaient fait leur, du *plus-tôt-partis-plus-vite-rentrés* – chacun réagissant selon son tempérament et l'humeur du moment –. Même qu'une *Marseillaise* avait été entonnée par quelques bravaches, ces patriotes de pacotille, qui seront sans doute les premiers à tourner bride, dès qu'un pétard mouillé aura toussé.

Puis au milieu de ces quelques excités, il y avait aussi ceux qui étaient consternés, et dont l'émotion était si forte qu'elle les empêchait de parler.

Lorsque je me suis avancé avec ma mère, ma toute jeune femme et son père, on s'est aperçus que tous regardaient quelque chose que le garde-champêtre avait placardé sur la façade. Mais quoi ? On n'en savait rien, car ceux qui l'avaient lu, étaient restés plantés devant, comme des piquets.

Enfin, quand on a été en mesure de s'approcher, on a découvert une affiche sur laquelle il était écrit : « *Armée de terre et Armée de l'air ... Ordre de mobilisation Générale... Par décret du Président de la République la mobilisation des armées de terre et de mer est*

ordonnée... Tout Français soumis aux obligations militaires doit, sous peine d'être puni avec toute la rigueur des lois, obéir aux prescriptions du Fascicule de Mobilisation...

*Sont visés par le présent ordre **Tous les hommes** non présents sous les Drapeaux et appartenant... 1^{er} à l'**Armée de Terre**, y compris les Troupes coloniales et les hommes des services auxiliaires... » etc...*

On s'est regardés tous les trois. Et j'ai vu ma mère pleurer. C'est vrai, on avait beau s'y attendre, cela fait quand même tout drôle quand une telle nouvelle vous tombe dessus.

Et la moisson qui venait à peine de commencer ! Et Aigline, et ma mère, que j'allais devoir quitter !

J'étais bon pour partir. Et je me sentais tout chose.

Je me suis renseigné autour de moi.

C'est Lucien Bergerais, le corroyeur, le père d'Anselme, qui est toujours au courant de tout, qui m'a dit qu'il y avait un train à 7 heures 08 pour Troyes et que c'était celui-là qu'on devait prendre. Même qu'on n'avait pas intérêt à le louper, sinon on risquait de passer pour des déserteurs !

J'ai regardé ma montre. Il fallait faire vite. Je n'avais que deux heures devant moi.

Alors, on est retournés à la métairie pour faire mon paquetage – pantalon de rechange, veste, chemise, mitaines, cache-nez, casquette, chaussettes et caleçons longs –. C'étaient ma mère et ma belle-mère, qui me l'avaient préparé, tandis que je rassemblais savonnette, peigne, gant de toilette, rasoir, blaireau, savon à barbe et pierre d'alun, pendant que ma toute jeune femme emballait, dans du papier-journal, un copieux en-cas pour le voyage.

Ce qui a bien fait rire mon beau-père :

– Puis quoi encore ? Au mois d'août ! Pourquoi pas un passe-montagne et une bouillote, pendant que vous y êtes ?

– C'est que les nuits sont fraîches en hiver, avaient répondu les femmes.

Puis à l'adresse de sa fille, il avait ajouté :

– La guerre sera fini avant qu'il ait le temps de manger tout ça. Vous verrez ! Elle ne durera pas longtemps. Je vous en fiche mon billet.

Après, tout s'était précipité.

Le Coigneux, qui avait entendu le tocsin, s'était dit que la folie des hommes venait de débiter et il avait tenu à descendre à l'Agnel, pour me dire au revoir.

– Pour la moisson, ne t'en fais point souci. Je la finirai, qu'il m'avait rassuré.

– Et la charbonnière ?

– Elle attendra.

Quant au père d'Aigline, il avait également déclaré qu'on pouvait également compter sur lui, pour donner un coup de main à ma mère, car le charbonnier n'était plus tout jeune.

C'est alors que survint quelqu'un auquel on ne s'attendait pas : monsieur le Baron en personne, lequel était venu aux nouvelles, car il se tracassait pour ses terres. Quand il apprit que c'était le Joseph qui allait s'en charger, avec l'aide de mon beau-père, il fut soulagé.

Puis, pour ne pas être venu pour rien, il me dit combien il était fier de moi, qui avais la l'honneur insigne de défendre notre pays et de laver l'affront qui nous avait été infligé par la faute de ce Badinguet, ce « jean-foutre » de Louis-Napoléon, qui avait trouvé le moyen de se faire enfermer à Sedan par les Prussiens. Déjà qu'il avait voulu renverser notre bien aimé Louis-Philippe¹ ! On aurait dû se méfier.

– Mais les Français n'ont pas de mémoire ! avait-il déploré. Heureusement que la France peut compter sur sa jeunesse ! Elle va nous récupérer l'Alsace-Lorraine que ces barbares de Pruscos nous ont barbotées ! De toute façon, notre armée est tellement supérieure à la leur, que nos soldats ne vont en faire qu'une bouchée !

Puis il se plaignit de n'avoir que des filles à offrir à la France – il en avait deux.

Ne pouvant en supporter davantage, le Coigneux, me donna l'accolade et m'avertit qu'il ne serait pas à la gare, car il ne voulait pas se trouver en présence *des marioles* comme le baron – c'est comme cela qu'il appelait ces va-t-en guerre, qui envoient les autres au charbon tout en restant chez eux, bien au chaud.

Enfin, une fois prêt, me voici sur un quai de gare noir de monde, avec une jeune épouse et une mère qui me font leurs dernières recommandations :

– Ne t'expose pas, disait l'une.

– Au besoin, fais-toi oublier, enchaînait l'autre. Et si tes chefs demandent des volontaires, ne te propose pas. La gloriole, laisse-là aux autres.

– Prends bien soin de toi, reprenait la première. Et écris- nous.

Pendant qu'à mon oreille, la seconde ajoutait :

– Je t'ai mis un reste de brioche. Celle que tu aimes tant. Tu la mangeras pendant le voyage.

Quant à mon beau-père, il se moquait de moi, car ayant été exempté du service militaire pour soutien de famille, grâce, notamment, à l'intervention du châtelain, je n'avais jamais fait mes classes. Et la seule arme que j'avais eue entre les mains, c'était le vieux fusil de chasse que j'empruntais au charbonnier pour chasser les capucins et autres gibiers à poils et à plumes du baron qui pullulaient du côté de L'Arclais. Même que, sans me vanter, je ratais rarement ma cible !

Malgré tout, cette remarque venait à point nommé pour apaiser le tourment des femmes, parce que, d'après lui, tant que je n'aurai pas été initié à la chose militaire, on ne pourrait pas m'envoyer me battre.

Ma belle-mère, d'ailleurs, n'était pas la dernière à me donner des conseils de prudence :

– Fais bien attention à toi ! Et reviens-nous entier. Pour ta maman, ne t'inquiète pas. On veillera sur elle.

Puis, je sentis qu'elle me mettait quelque chose dans la poche de mon veston.

– C'est un bonnet que j'avais tricoté pour ton beau-père. Tu en auras plus besoin que lui, les jours de grand froid.

1. Louis-Napoléon Bonaparte, en 1 840, à la tête d'une cinquantaine de conjurés, avait tenté un débarquement à Boulogne-sur-Mer pour renverser le roi.

Puis, il y eut les adieux déchirants d'Aigline, qui m'embrassa tendrement. Et si Georges Capelle, le chef de gare n'avait pas envoyé un dernier coup de sifflet, je crois bien que j'aurais raté mon train. Mais auparavant, elle avait encore eu le temps de me confier:

– Je t'ai mis une tablette de chocolat dans ton paquetage.

Enfin, elle retira le pendentif qu'elle portait à son cou, pour l'attacher autour du mien – c'était la fameuse « pépite », du Coigneux, celle que j'avais pêchée dans la Barse –, tout en glissant, avec un sourire mi-amusé:

– C'est notre secret, entre toi et moi. Ne t'en sépare jamais. C'est un porte-bonheur.

Puis, c'est aux cris de « On les aura ! », de « On les renverra chez eux ! », et de « Retour, dans un mois ! » que la locomotive s'ébranla, dans un ultime halètement, qui surprit les familles, en les enveloppant d'un grand nuage de fumée, tandis que les mobilisés, penchés par les fenêtres ouvertes, chantaient à pleins poumons une *Marseillaise* du plus bel effet. Ce qui fit encore dire à mon beau-père, à l'intention de ma mère et de sa fille :

– Il y a de l'ambiance ! En plus, il n'est pas tout seul.

Ce qui n'empêcha pas cette dernière de courir jusqu'au bout du quai – empiétant même sur le ballast –, en agitant sa petite main... au milieu d'une centaine d'autres petites mains.

Et...en route pour la Caserne Beurnonville¹ !

1. Troyes.

CHAPITRE 29

LE DÉBUT DES HOSTILITÉS

À peine arrivés, voilà qu'on nous envoie auprès du sergent fourrier pour toucher nos uniformes, dont les fameux képis et pantalons rouge garance, avec leurs capotes gris de fer bleuté, leurs godillots et autres jambières de cuir, sans oublier les havresacs de vingt-cinq kilos, sur lesquels trône la gamelle – toujours inclinée vers l'arrière pour permettre le tir couché, c'est ce que les anciens expliqueront à « la bleusaille » que nous sommes –, les deux musettes, les trois cartouchières puis le bidon.

Avec un tel harnachement, je me dis qu'il ne sera pas facile de monter à l'assaut.

– Garde à vous ! ... Repos ! ... Garde à vous !...

Ce n'est pas le genre de commandements que j'ai l'habitude d'entendre à la ferme de l'Agnel ou à la charbonnière de L'Arclais. Aussi ai-je bien du mal à les exécuter. Mais, il me faut en passer par là. De toute façon, je ne suis pas le seul à être dans ce cas et c'est pour moi une consolation. Ce qui nous vaut, et bien malgré nous, d'essuyer les commentaires peu amènes du maréchal des logis :

– Qu'est-ce qui m'a fichu des tire-au-flanc pareils !

Ensuite, on nous expédie à l'armurerie où, en plus des cartouches, on nous confie fusils et baïonnettes – celles qu'on a familièrement nommées les *Rosalie de mademoiselle Lebel*.

Comme j'avoue n'avoir jamais tiré, pour avoir fait l'impasse sur mes classes, on me répond ironiquement que je vais avoir l'occasion de m'exercer directement sur l'ennemi, et « d'ici pas tard », vu que certains auraient déjà franchi le Rhin.

Puis, après la remise du tabac et une bonne soupe, nous rejoignons nos galetas sous les combles, où de la paille a été disposée sur le plancher, en guise de matelas – la capacité d'accueil de la caserne ayant été largement dépassée, par la faute d'un ministère de la guerre, qui n'avait pas anticipé l'afflux des recrues, dû à la mobilisation générale.

Et c'est tout habillés que nous nous couchons, sans draps, ni couvertures, car, nous a-t-on prévenus, on pouvait être appelé d'un moment à l'autre, en raison des événements.

Mais il n'en a rien été. Et après un petit déjeuner vite expédié, puis un rapide « dérouillage » pratiqué en courant dans la cour et le rituel lever des couleurs, nous nous rendons illico presto à La Rivière-de-Corps ¹, afin d'y subir ce par quoi j'aurais dû commencer depuis longtemps, si j'avais effectué mon service militaire en tant qu'appelé : l'Instruction.

Comme quoi j'avais été bien naïf de croire tous ces « chambreurs », qui m'avaient assuré qu'on allait m'envoyer au charbon, sans une petite mise à niveau – laquelle avait beau être succincte, elle n'en était pas moins indispensable.

Et c'est sur le pas de tir que j'ai la chance de me retrouver avec l'ami Geoffroy, l'ancien voisin de table de Torino, à l'école élémentaire. Ce qui fait que je ne me sens pas du tout dépaysé.

Par contre, son habileté au tir laisse à désirer, ce qui n'est pas mon cas, puisque, aussi bien à cent mètres, qu'à cent cinquante et même au-delà, quelque soit ma position, debout, couché, à genoux, mon Lebel est aussi performant que le fusil de chasse du Coigneux, les fois où je traquais les lièvres du baron dans les garennes de Vendevre. Ce qui me fait vite remarquer de mes chefs :

– Au moins, en voilà un qui est capable de gagner la guerre, à lui tout seul !

Ensuite, après le déjeuner, un clairon retentit qui nous invite au rassemblement ! Et c'est sous les ordres du même adjudant-chef, que nous apprenons la marche au pas.

– Garde à vous ! Repos ! Garde à vous ! En avant...ant, marche ! Han dé ! Han dé ! Une fois à droite, droite ! Han dé ! Han dé ! Une fois à gauche, gauche ! Han dé, han dé. Halt ! Marquez le pas ! Fixe ! Repos ! Fixe ! Repos ! Rompez les rangs !

Le tout, jusqu'au soir... Nous sommes à tordre.

Après le souper, tout le monde croit en avoir fini. Mais, comme si cela ne suffisait pas, il faut encore sacrifier à l'éternel démontage-remontage et graissage de notre artillerie. Ce dont Geoffroy et moi, nous nous acquittons sans difficulté, contrairement aux réservistes – rond-de-cuir en grande majorité –, tous gens de plume et de papier et beaux parleurs de surcroît, qu'il nous faut aider, sinon, on ne serait pas près d'aller nous coucher.

Le lendemain, le programme est le même, à ceci près que l'escrime à la baïonnette nous est enseignée :

– Croisez ! En Garde; à droite ! Pointez ! At...taquez ! En tête ! Parez!

Bref, on nous explique la méthode à employer pour occire avec efficacité, sans se faire tuer ! *La Rosalie* ayant été conçue comme une pique cruciforme, extrêmement pointue et non comme une lame, qu'il suffit de tourner d'un quart de tour à l'intérieur du corps de son ennemi afin de provoquer une hémorragie interne – âmes sensibles s'abstenir !

Et ainsi de suite. Le tout saupoudré de combats au corps à corps, entre deux corvées

1. Banlieue de Troyes.

d'eau, de pluches ou de balayage des chambrées et de la cour, sans oublier le rituel entretien des « goguenots », que nos supérieurs veulent « aussi propres qu'au réfectoire. »

– On doit pouvoir y manger, répétaient nos chefs.

Bref, autant de servitudes sensées favoriser l'épanouissement de nous autres pioupious.

Nous sommes restés ainsi, à Troyes, durant quatre jours. C'est le temps qu'avait duré nos classes, lesquelles avaient été vite expédiées, car le temps pressait – nos supérieurs ayant d'eux-mêmes décidé que nous étions fin prêts pour monter au front. D'autant plus que l'armée allemande avait envahi la Belgique et qu'elle progressait au nord-est de la France.

C'est la raison pour laquelle, le 69^{ème} régiment, dont je faisais partie, était en route pour Nancy.

Je me rappelle de cette traversée de la Place Stanislas, que nous avons effectuée lors d'un défilé que nous aurions voulu sous les bravos nourris d'une population galvanisée par notre présence – comme quoi, les quelques jours passés à Beurnonville à nous enseigner la marche au pas, auraient au moins servis à quelque chose –. Mais hélas ! Il était minuit. Et suite à notre marche forcée, nous étions éreintés. Aussi, comme de juste, n'y eut-il personne pour nous accueillir avec des fleurs.

Néanmoins, et malgré l'heure tardive, à la mairie et à la préfecture, on finissait d'empiler des dossiers dans de grandes caisses à macarons empruntées à la manutention, pour les mettre à l'abri, car on s'attendait à une visite de l'ennemi d'une minute à l'autre.

Et c'était un convoi de deux camions bourrés d'archives suivis d'une demi-douzaine d'automobiles, chargés d'employés, qui quittèrent ainsi la ville des ducs de Lorraine, pendant qu'inlassablement, nous marchions, tête basse, en direction de Saussure-les-Nancy.

Nous étions si fatigués que nous dormions en marchant.

Partout régnait la plus complète confusion, celle des populations en fuite, puis celle des militaires ajoutant du désordre au désordre, face à une nation au moral en berne et qui ne savait plus à quel saint se vouer.

Jamais, de ma vie, au grand jamais, je n'avais assisté à une telle débandade. C'était inouï. Il faut l'avoir vécu pour le croire.

Devant nous des familles entières, hébétées, décampaient à vélo ou à pied, tirant des chars à bras ou poussant des barouettes sur lesquelles était entassé plus que le nécessaire – certaines versant au moindre virage et au moindre chaos suite à la mauvaise répartition de charges empilées à la hâte – ; les mieux dotés menant des chevaux par la bride, tractant chars à plateaux nus, d'habitude utilisés au transport des tonneaux d'eau-de-vie ou de vin de Moselle – lesquels débordaient de matelas et de meubles inutiles –, ou conduisant des bœufs tirant des charrettes pleines à craquer ou bien encore des tombereaux à deux roues et à caisse fermée que l'on bascule pour les vider – les mêmes qu'on utilisait au transport des choux, des mirabelles, des cailloux ou du fumier.

Et chacun de se hâter, le dos voûté, se retournant à peine dès qu'un obus avait miaulé, tout en laissant derrière soi des maisons ouvertes aux quatre vents, portes et fenêtres claquant aux souffles des courants d'air.

Il nous arrivait aussi de croiser des simples soldats ou des gradés en civil, qui retournaient à leur caserne, pour y être désarmés – ceux-ci portant leurs treillis au bout de leurs fusils, tels des trophées.

Il y en eut même pour demander à notre capitaine s'il fallait ou non noyer les puits, pour embarrasser l'ennemi. Ce qui inéluctablement allait priver d'eau notre régiment, qui remontait vers l'est. C'est ce qu'il leur avait été dit. Malheureusement, pour certains, il était déjà trop tard, vu que c'était déjà fait. Ce qui avait déchaîné la mauvaise humeur de nos mentors, qui, pourtant, n'étaient pas toujours vifs d'esprit.

Enfin, à un moment donné, on a aperçu une ferme. Nos chefs ont dit : « C'est bon. » Alors, on s'y est installé, dormant dans une grange, tout équipés. Puis, on a attendu au moins deux semaines.

Ce qui était triste, pour nous autres paysans, c'était de voir ces remises, remplies de blé. Même que, dans la cour, il y en avait des tas entiers, en train de pourrir. Alors qu'en France on allait en manquer et qu'on serait obligé d'en importer.

Et parmi nos chefs – plus préoccupés par un bouton manquant à nos capotes, ou par un havresac à l'intérieur mal rangé –, il n'y en eut pas un pour nous demander de le rentrer.

Ensuite, on nous a indiqué qu'il fallait gagner le petit village d'Arracourt, juste à côté de la frontière.

Mais à peine étions-nous arrivés sur les lieux, qu'on nous intima l'ordre de retourner près de Nancy. Pour nous demander, deux jours plus tard de repartir à Arracourt. Tout cela parce qu'à l'état-major parisien – entre ceux qui étaient pour avancer et ceux qui étaient pour reculer –, on n'arrivait pas à se mettre d'accord !

Et ce fut le retour, à la ferme, où on décréta qu'il fallait traverser la frontière et gagner la ville de Morhange, dans la Moselle annexée par les Allemands.

Et c'est là que j'ai connu, pour la première fois, les horreurs de la guerre.

On était en train de gravir une colline, quand au sommet, on aperçut des Uhlans.

Il ne fallait pas être fins clercs pour comprendre qu'ils nous avaient repérés depuis longtemps et qu'ils avaient attendu une occasion favorable pour nous tomber dessus.

– Baïonnettes au canon ! a hurlé notre chef. En avant !

Et on s'est rué à l'assaut, les Pruscos descendant la pente et nous, la remontant – ce qui constituait pour nous un sérieux handicap –. Mais, comme c'était eux ou nous, on ne pouvait pas rester les bras croisés. Alors, on est allés au devant d'eux, en mettant en pratique les leçons apprises à la Rivière-de-Corps.

Cette fois, par contre, c'était du sérieux et il ne s'agissait plus d'une simulation. C'était notre vie contre la leur. Et, comme notre artillerie n'avait pas eu le temps de placer ses batteries, on ne pouvait pas compter sur elle pour nous protéger avec ses canons de 75. D'autant plus qu'étant nous-mêmes pris dans la mêlée, ces derniers auraient provoqué des dégâts, non seulement dans le camp adverse, mais dans le nôtre aussi. Aussi était-ce infanterie contre infanterie, nous ramenant ainsi une centaine d'années en arrière, à l'époque des guerres napoléoniennes.

Alors, j'ai tiré la « pépite » d'Aigline de dessous ma chemise, l'ai embrassée, puis j'ai couru droit devant moi, la peur au ventre et porté par je ne sais quel fatalisme, qui me faisait croire que mon talisman me rendait invincible. Tandis qu'autour de moi tombaient mes camarades, comme des mouches.

Un bref regard sur ma droite m'apprit que Geoffroy était encore debout – ce qui me donna du courage.

Ainsi, mon « pays » et moi, on allait, bataillant ferme et ouvrant à deux des brèches, dans les rangs ennemis, malgré les lames redoutables pointées face à nous, comme des dards sanglants et infranchissables, tandis qu'à nos oreilles, sifflaient les balles, comme des abeilles.

Puis, ce furent des corps à corps sauvages. Perforant des cous, taillant des épaules, affouillant des ventres, d'où s'échappaient des tripes en chapelet, de par le retrait de la lame, dans un grand cliquetis de fer, d'os broyés, le tout dans l'odeur insupportable de la sueur et du sang.

Soudain, je sentis un coup de baïonnette glisser entre mes reins et mon havresac, lequel tomba derrière moi. Sans dommage ! Ouf ! Je compris que j'étais immortel. Ce qui me fit redoubler d'ardeur. C'est alors que, nous battant comme de beaux diables, on entendit :

– Repliez-vous... ! Repliez-vous, je vous dis.

Et on a aussitôt redescendu la colline qu'on avait eu tant de mal à gravir et on s'est abrité derrière un repli de terrain. Tandis que les Boches, qui avaient également subi pas mal de pertes, avaient disparu comme par enchantement.

Quant à nous, nous avons dû attendre la nuit, pour ramasser nos morts et nos blessés, et les ramener derrière nos lignes.

Et c'est comme cela qu'on s'est battu pendant quatre jours, sur la butte ou à côté – que ce soit dans les bois ou en plein champ, peu importait l'endroit, pourvu qu'on tue.

Puis, nous sommes rentrés à Nancy pour reconstituer notre régiment, car beaucoup d'entre nous manquaient à l'appel.

Ensuite, avec l'aide de nouveaux renforts, nous nous sommes rendus dans la même région, à Saint Nicolas-de-Port exactement, où nous avons été reçus par une pluie de projectiles, dont certains étaient explosifs, autrement dit, une fois fichés en terre, ils formaient une fumée blanche. Ce qui ne voulait pas dire qu'ils étaient moins dangereux pour autant. D'ailleurs, au bout de neuf jours d'affrontement, une fois de plus, on déplora encore des tués, beaucoup de tués... et de nombreux blessés. D'autant plus que la plupart des combats étaient des corps à corps... menés à la baïonnette.

C'est alors qu'au terme d'un énième assaut, tout à coup, j'ai ressenti une vive douleur au bras droit. Entre coude et poignet.

– Bon dieu ! Tu saignes ! s'était écrié Geoffroy.

Alors, j'ai regardé. C'était une balle. Elle avait traversé le membre de part en part, je saignais abondamment et je ne pouvais plus m'en servir. Ce qui n'empêcha point mon chef de hurler un « Qu'est-ce que tu fous, Vincent ? Vas-y ! », croyant qu'il s'agissait du sang d'un ennemi qui venait de souiller ma manche.

Mon camarade le détrompa. Et c'est même lui qui me fit un garrot en récupérant la boîte de pansements qu'il avait retiré du havresac, que j'avais pu récupérer auparavant.

Mais le soir-même, en retirant ma capote, je fis un douloureux constat : j'avais perdu mon talisman ! Où diable était-il ? Sur le champ de bataille, bien entendu. Mais où ? Je n'en savais trop rien.

Je me souviens simplement d'un Boche qui s'était agrippé à mon col, pendant la charge. Au moment où je lui traversais le corps avec ma baïonnette. C'est à cet instant-là qu'il avait dû tomber. Mais, pris dans la bagarre, et préoccupé à sauver ma vie, je ne m'en étais pas rendu compte.

Je revois encore ses yeux au moment du coup fatal. Des yeux étonnés qui s'étaient éteints comme les pierres d'un ruisseau, qui auraient perdu leur vernis, une fois sorties de l'eau.

Et j'y vis comme un mauvais présage. D'autant plus que je venais d'être blessé... C'était un avertissement.

Malgré tout, pour la nième fois, j'en avais réchappé, comme par miracle. Mais pas indemne, puisque l'os avait été touché. Ce qui me valut, d'être cité à l'ordre du régiment, avec ceux qui avaient échappé à la boucherie, et d'être envoyé à l'hôpital de Morlaix, dans le Finistère, où une radio confirma une fracture du cubitus...

Il n'empêche qu'auparavant, j'avais dû souffrir le martyre durant trois jours, car, d'après l'infirmier, la balle étant ressortie, il n'y avait pas grand-chose à faire, sinon, prendre mon mal en patience.

Aussi avais-je dû attendre plusieurs jours avant d'être évacué, car des blessés à soigner, il y en avait de plus pressés.

Bref ! Je passai ainsi deux mois là-bas. Néanmoins, j'étais content car c'était la première fois que je voyais la mer et il ne se passa pas un jour sans que je ne me rende sur la plage.

J'étais loin de la guerre et de toutes ses horreurs. Or, si je n'avais pas vu affluer de nouveaux éclopés, chaque jour, je l'aurais presque oubliée...

Jusqu'à ce soir-là, où l'on apprit avec stupeur que l'ennemi n'était plus qu'à une cinquantaine de kilomètres de Paris. La situation était désespérée. C'est alors que croyant que tout était perdu, nos troupes, dans un dernier effort, parvinrent à repousser l'armée allemande, avec l'aide des Anglais, lors de la première bataille de la Marne.

On commença enfin à respirer. D'autant plus que la ligne de front finit par se stabiliser, des Vosges à la côte belge, sur une distance de huit cents kilomètres, les belligérants s'enterrant dans des tranchées, la guerre de mouvement faisant place à une guerre de position.

Quant à moi, j'avais fini par récupérer l'usage de mon bras. Et j'étais bon pour retourner sur les champs de bataille. Mais auparavant, profitant de l'accalmie, grâce à une nouvelle intervention de monsieur le Baron, j'eus droit à une courte permission de trois jours.

Ce qui était extrêmement rare, car, comme l'armée manquait de bras – c'était le cas dire –, elle n'en donnait pas.

Bref, j'avais juste le temps d'embrasser Maman et Aigline.

CHAPITRE 30

LA PERMISSION

Personne à la gare ? Dommage ! Mais comment pouvait-il en être autrement, puisque, surpris par l'annonce de ma permission et faute de temps, je n'avais pas pu prévenir mes proches ?

Ignorant l'intervention de monsieur le Baron, je pensais naïvement que celle-ci m'avait été octroyée en raison de mon comportement lors des durs combats qui s'étaient déroulés en Lorraine et qui avaient fait de nombreuses victimes dans nos rangs. Et en même temps, je m'imaginai qu'on avait voulu me faire souffler, en m'envoyant respirer l'air du pays, afin de me mettre dans les meilleures dispositions au sortir de l'hôpital, avant de me réexpédier au front.

Bref, on nous récompensait d'être encore vivants. Du moins c'était ce que je croyais. Quant aux morts, leur permission, ils l'avaient eue sans la demander, c'est à l'ennemi qu'ils la devaient et, contrairement à moi – hélas pour eux ! –, celle-ci était à perpétuité.

– Tiens !? Vincent est de retour ? C'est i que la guerre serait finie ?

C'est le père Bergerais qui parle – Bergerais, le corroyeur de la scierie.

– Tu veux ti que je te ramène ?

Une telle proposition ne se refuse pas. D'autant plus que la ferme est loin de la gare et que le voyage m'a fatigué.

– Hue !

En route pour l'Agnel. C'est Aigline qui va être contente. Quant à ma mère, elle va être folle de joie.

Toutes les deux, elles m'avaient envoyé du courrier. Ah ! les lettres ! Quelle émotion j'éprouvais à la visite d'un vagmestre surgi de nulle part, après avoir bravé le feu de l'ennemi, sa sacoche pleine de missives sous le bras. On ne peut pas imaginer à tel point l'espoir d'avoir des nouvelles des nôtres faisait battre nos cœurs ! Il n'y avait pas de meilleurs moments dans la journée. Ni de meilleurs remèdes au découragement. Ni de stimulants pour monter à l'assaut.

Même qu'il m'est arrivé – dois-je le dire ? – de sentir le papier que ma bien aimée avait touché, afin de respirer le parfum qu'elle y avait laissé, puis de le passer sur ma joue, en manière de caresse... et de l'embrasser.

Le courrier, c'était un retour vers l'humanité, un peu de baume sur nos plaies, une tendre pause entre deux assauts... Même que le dernier pli était toujours emmené avec nous quand on devait monter en première ligne, le glissant dans une poche, contre notre poitrine.

Mais quelle déception aussi, quand le messenger tournait les talons sans avoir prononcé notre nom !

Et quelle tristesse, quand le silence succédait à l'appel. Alors, le brigadier regardait autour de lui, puis, soudain se rappelant, répondait : « Mort pour la France ! », dans un silence glaçant.

Aussitôt, la lettre était retournée à l'expéditeur, avec les conséquences que l'on devine pour les proches. Et c'était un coup supplémentaire porté à notre moral.

Il faut avouer que le courrier avait parfois du mal à nous parvenir, car nous n'étions pas toujours au même endroit. Et, quelquefois, nous ne le recevions jamais – la faute aux caprices d'une balle ou d'un obus qui avait frappé le porteur de messages, victime de son dévouement et de sa bravoure.

Ensuite, entre deux coups de feu, et pas toujours dans les meilleures conditions, on répondait au courrier, avec les moyens du bord – crayon quand il n'y avait plus d'encre, et, papier parfois maculé de boue.

Enfin, hélas ! À cause de la censure, on ne pouvait pas tout raconter non plus, car, au cas où notre correspondance aurait été interceptée par l'ennemi, il fallait éviter de le renseigner avec des indications trop précises sur le lieu des batailles et la manière avec laquelle ces dernières s'étaient déroulées.

Aussi nos familles étaient-elles loin de se douter des épreuves endurées...

Mais sans doute était-il mieux ainsi.

– T'es pas bien bavard, mon gars, s'était étonné le père Bergerais. Pourquoi que tu causes pas ?

– Je pense à des choses.

– J'te comprends. T'as dû en voir des vertes et des pas mûres.

Quel bonheur aussi quand nous recevions un colis ! Saucissons, pâtés, gâteaux ... que je partageais avec mes *copains*. Les bien nommés – ne signifient-il pas « ceux avec qui on partage son pain » ?

En outre, combien ces derniers avaient une saveur toute particulière ! Puisque le contenu était essentiellement composé de produits de chez nous ! Et confectionnés par des mains aimées... sans intermédiaires, et pas comme celui qu'on nous apportait à la roulante.

C'était la ferme de l'Agnel qui s'invitait au cœur des combats. Un merveilleux moment de fête, de tendresse et de paix, que je savourais avec délectation.

Je me souviens d'un pain qu'Aigline m'avait envoyé et qui avait la forme d'un cœur. Celui-là, je l'avais gardé longtemps, car, je me disais que l'entamer, c'était « *donner un coup de couteau dans notre amour* » ! J'avais parfois de drôles d'idées !

Finalement, attaqué par la moisissure et les rats, j'avais dû me résoudre à le manger. Mais ce n'avait pas été de gaieté de cœur, tant il est vrai que j'étais devenu superstitieux. Comme tous les soldats, d'ailleurs.

Ainsi, par exemple, le pioupiou n'aurait jamais partagé le feu d'une allumette avec une troisième personne, car, celui-ci aurait été inéluctablement voué à une mort prochaine.

De même, rêver d'un train ou d'un autobus était mauvais signe. Puisque c'était un aller simple pour le cimetière.

Et s'il n'y avait que cela ! Mais le poilu, comme on nous appellera, trimbailait toujours avec lui tout un tas de gris-gris, comme des pattes de lapins, par exemple, ou des trèfles à quatre feuilles – et même s'ils n'étaient pas légion dans les champs, à cause des shrapnels qui les déterraient – ou encore les fameuses petites poupées Nénette et Rintintin, censées protéger des bombardements, qui feront fureur en 18.

Ce qui me fait penser que j'ai perdu le mien, de talisman. Ma « pépète », celle que je portais à mon cou... Je ne le dirai pas à Aigline. C'était stupide, mais cette perte m'avait angoissé, car, je ne me sentais plus protégé.

Et s'il n'y avait que le courrier et les colis que le fantassin attendait ! Il y avait aussi l'argent que m'expédiait maman, pour améliorer mon ordinaire...

Puis, dans des circonstances plus dramatiques, il me revient également en mémoire le souvenir d'un petit paquet adressé par une mère à son fils, tué récemment au combat, alors qu'elle n'avait pas encore appris la triste nouvelle – le colis et l'annonce officielle du décès ayant dû se croiser.

C'est sur les conseils du vagmestre que nous nous l'avions ouvert, car on ne pouvait pas le retourner à son expéditrice.

De toute façon, cela n'aurait rien changé. Elle aura au moins eu la consolation de savoir que celui-ci avait apporté un peu de réconfort à ses camarades.

Mais je dois avouer que ce que nous avons mangé, ce jour-là, avait un goût amer. Et le silence qui a régné pendant la collation pouvait en témoigner.

– Aigline !

– Vincent !

Elle venait juste de traverser la cour. Et nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre.

- Bon, ben...j’vais m’en r’tourner, a déclaré le père Bergerais, en fouettant son cheval.
- Oh ! Vincent ! Cela fait si longtemps...

Et nous partageâmes tant et tant de baisers que nous en avions les lèvres meurtries.

C’est alors que je remarquai l’arrondi de son tablier. Aussi, lui fis-je part de mon étonnement.

– Ben oui, tu vois, me répondit-elle, évasive... Et ton bras, ça va ? ajouta-t-elle en changeant de conversation.

– Ça va.

Comment se faisait-il qu’elle ne m’en ait jamais parlé dans ses lettres? Cela m’aurait pourtant soutenu au moment des coups de feu. Même avant, lorsque j’étais dans les abris, à me morfondre et à attendre l’assaut. Même après, lorsque j’en revenais, harassés et tout couverts de boue puis que je m’étonnais d’être encore vivant. Toute bonne nouvelle efit du bien au moral du soldat.

Par contre, c’est sa réponse qui me déconcerta davantage.

– Je voulais t’en faire la surprise.

Je ne comprenais pas.

– C’est pour quand ?

– Dans cinq mois.

Soudain, je réalisai notre folie. Et si je ne revenais pas ? L’enfant irait rejoindre la liste des petits orphelins de guerre qui commençait à s’allonger, la faute à un conflit qui était loin d’être terminé. Puis, elle, Aigline ? Que deviendrait-elle, une fois veuve ?

Pour l’instant, elle avait encore ses parents. Et elle pouvait encore compter sur ma mère. Mais, après... ? Ils ne seraient pas éternels.

Est-ce que c’était pour cette raison qu’elle ne m’en avait pas parlé ?

Et maman ? Elle aussi ? Pourquoi ne m’avait-elle pas averti.

Il y avait là un mystère que je ne m’expliquais pas.

– Comment tu vas l’appeler ?

– Je ne sais pas.

Puis, elle changea de sujet, me noyant sous un flot de paroles. Et, c’est bras dessus que nous rentrâmes dans la cuisine, où maman était en train de reprendre de vieilles nippes, penchée sur sa grande table, éclairée par l’antique suspension monte-et-baisse en opaline, que mon père avait installée autrefois et qui avait échappé à la folie destructrice de l’ancien métayer Fisbach.

Il faut dire qu’il était sept heures du soir et qu’on n’y voyait plus.

Elle me regarda par-dessus ses lunettes. Hésita un instant. Se demandant qui pouvait bien être ce militaire sale et mal rasé, qui surgissait de l’ombre... Et c’est quand sa belle-fille s’est écriée : « Votre fils est de retour ! » que la pauvre femme s’est effondrée, en pleurs, après avoir embrassé mes mains, mon visage et mon cou.

Mais, ces larmes n’étaient que de pur bonheur.

– Et moi qui croyais que c’était une mauvais nouvelle qu’on venait m’annoncer... ! s’était-elle exclamée. Alors, la guerre, c’est fini ?

Hélas ! Comme pour le corroyeur, il m'avait fallu la détromper.

– Mon dieu ! Mon dieu ! Qu'est-ce qu'on va devenir avec tout ça ?

Puis, quand je lui avais annoncé que je ne restais que trois jours et que le premier était déjà pas mal entamé, elle protesta en disant que ce n'était pas assez. Surtout après avoir été blessé.

Mais nous n'étions pas allés plus en avant, car mes beaux-parents, alertés par les aboiements des chiens, étaient entrés, avec les frères et les sœurs de ma bien aimée.

Puis, après des embrassades à n'en plus finir, j'ai dû tout raconter du début à la fin, tandis qu'Aigline préparait la soupe. Car, les uns et les autres voulaient tout savoir – de ce que l'on mangeait à l'endroit où l'on dormait, en passant par des nouvelles du front que je n'ai pas pu leur donner, en raison de mon hospitalisation.

Enfin, quand je leur ai parlé des charges à la baïonnette, et des pertes qui en résultaient, ils n'en revenaient pas, car aux informations, on n'en parlait pas. Au contraire.

On parlait d'accrochages, d'échauffourées et d'escarmouches. On répétait qu'on était bien nourris, qu'on vivait comme des coqs en pâte et que les Allemands essayaient revers sur revers, car ils étaient moins aguerris que nous, moins équipés et surtout, beaucoup moins courageux...

– Alors ? On nous ment ? s'énerva mon beau-père.

– On vous ment, lui avais-je alors répondu.

Puis, fatigué par le voyage et les questions, je m'endormis, la tête appuyée contre la table.

Ce n'est que le lendemain matin que je m'éveillais, m'étonnant de me retrouver seul, dans un lit. Où étais-je ? Où étaient donc passés les copains ? Et les ennemis ? Puis... ce silence...

Enfin revenu à la réalité, je regardai ma montre. Il était midi. Et je compris que ma femme était levée depuis longtemps.

Je descendis les escaliers. Retrouvai Aigline et ma mère, en train de s'affairer dans la cuisine. Puis, après de nouvelles embrassades, on se mit à table. Et quand on me demanda ce que j'allais faire aujourd'hui, je répondis que j'allais aller à L'Arclais pour saluer le Coigneux. Car il ne savait pas que j'étais rentré.

– C'est inutile, déclara maman. Il est venu ce matin, pendant que tu dormais. En ce moment, il est en train de ranger la remise. De toute façon, il vit ici. Il s'est aménagé un coin, en haut du pailler. Et il passe tous les jours pour voir si je ne manque de rien.

– J'y vais.

– Dis-lui de venir. Le déjeuner est prêt.

Mais je suis tellement content de le voir que me voilà déjà dans la cour...

Si ma mère avait eu du mal à me reconnaître, avec lui, il n'en avait rien été. Il est vrai aussi que je m'étais lavé de fond en comble et que, cette fois, j'étais rasé de près. Même, que j'avais troqué mon uniforme militaire contre mes habits d'autrefois.

– Vin...incent ! s'était-il étranglé en m'étreignant.

Puis, il s'était détaché de moi, pour me mesurer de haut en bas, me tenant toujours par les deux bras et en répétant :

– Ça alors... Ça alors !

Puis sa moustache frémit et je vis briller des étincelles dans ses yeux.

Une fois remis de ses émotions, il m'apprit qu'il n'allait plus du tout à la charbonnière. Qu'il s'y était rendu une fois, qu'il y avait des ronces et des orties car la nature commençait à reprendre ses droits. Puis qu'il avait élu domicile à la ferme. Même qu'il dormait au-dessus des vaches.

Et quand je lui demandai pourquoi il n'occupait pas la petite pièce inoccupée du rez-de-chaussée, il prétendit qu'il ne voulait gêner personne. Ensuite, il parla de ma mère, de sa vaillance au travail, de son courage et du bonheur qu'elle avait, dès qu'elle avait de mes nouvelles, puis conclut en déclarant que c'était une sainte.

Mais à aucun moment, il ne prononça le nom de ma femme. Et cela m'étonna, même s'il ne l'avait vraiment jamais porté dans son cœur. Sans doute était-il encore jaloux qu'elle m'ait détourné de lui ? Aussi, est-ce moi qui tentai de le ramener à un sujet d'actualité :

– Tu sais que je vais bientôt être papa ?

– Je suis au courant, me fit-il brièvement, en rectifiant l'ordre des boîtes de vis posées sur l'établi, car il était maniaque, tout en envoyant un nuage de fumée au plafond, en tirant un peu plus fort sur sa pipe.

Mais nous n'allâmes pas plus loin, car j'entendis ma mère nous appeler :

– Qu'est-ce que vous faites donc, tous les deux ? Vous n'êtes pas raisonnables. Le poulet va être bientôt carbonisé. Vous aurez bien le temps de bavarder à table.

Curieusement, une fois attablés, on parla peu de la situation. Car, bien avant les autres, le charbonnier avait été un des rares à comprendre que le conflit allait s'installer dans la durée et que nous allions payer un lourd tribut à cette guerre.

Aussi, par discrétion, se retint-il de s'étendre sur le sujet, se contentant d'un vague : « Fais bien attention à toi ! », avec un sérieux qui en disait long.

Par contre, j'appris que madame Grenom, la gouvernante de monsieur le Baron, avait été retrouvée noyée dans la Barse, que les gendarmes soupçonnaient le personnel du château, et que l'enquête piétinait. Puis qu'Odilon Fisbach était en prison pour vol, que la fille de madame Lachaire, l'épicière, allait se marier avec Raoul Montreau, le patron du bistrot et que son aînée était en colère après lui, parce qu'il était vieux, puis qu'à l'église, mademoiselle Germaine était bien contente, car le curé avait fait « réparer » l'harmonium.

Combien, pour moi, ces nouvelles étaient de peu d'importance, au regard des horreurs qui se déroulaient sur les champs de bataille ! Mais c'était le quotidien des petites communes de France, encore épargnées par la guerre, que de s'intéresser à de petits potins. Il y avait là quelque chose de rassurant auquel on se raccrochait afin d'éviter de penser au pire.

L'après-midi, après un saut au château pour remercier le baron, qui critiqua le manque de compétence d'un état-major « mollasson » et « incompetent » je passai le reste de mon

temps à aider le Joseph à ranger la remise. Ce qui n'était pas du luxe car, depuis le départ de mon père, personne n'avait osé s'atteler à une tâche aussi titanesque. Et surtout pas son successeur qui y avait stocké tout ce qui l'encomrait.

C'est ainsi que nous fîmes pas mal de découvertes :

– Tiens ! Un appareil à torrifier le café ! Tiens ! Des moules à cartouches ! Une bisaigüe, une essette de charpentier. Une gouttière ! Un arrache rumex... ! Jamais j'aurais pensé qu'il y avait ça à la ferme ! Il y a même tout un lot de fers tout neufs ! C'était bien la peine d'aller chez le maréchal-ferrant. J'aurais pu ferrer le cheval moi-même.

Puis, après avoir passé la tête de loup au plafond, balayé le sol de terre battue, tout dépoussiéré et tout rangé, nous étions fiers de nous. Cette fois, lorsque quelqu'un aura besoin d'un bout de tôle, d'une vis spéciale, d'un outil ou même d'une chanlatte, plus besoin de démonter la pyramide d'objets entassés les uns sur les autres, pour les attraper.

Et ce sont des « hommes de ménage » heureux, mais aux têtes pleines de toiles d'araignée et sales comme des peignes qui se présentèrent au souper :

– Voulez-vous bien vous laver ! se récria ma mère, qui nous tendit une serviette et du savon de Marseille. Vous êtes dans un bel état !

Ce que nous fîmes. Puis, après un copieux dîner et après avoir salué le Joseph et ma mère, Aigline et moi nous montâmes nous coucher.

Et je pus enfin goûter au plaisir du lit. Il était temps car le lendemain, je devais prendre le train. Mais quelle nuit ! En trois jours, faute de temps, ce fut la seule. Mais jamais je ne l'oublierai.

Ce fut un éblouissement. Un grand moment d'exaltation, en même temps qu'un délicieux vertige. Jamais je n'aurais pensé qu'une femme enceinte puisse avoir autant d'énergie... et de ressources. Car, de l'amour, elle en avait à revendre, connaissant toutes ses facettes, de la plus savante à la plus insolite, sans oublier les plus cachées. Et je me rappelai comment elle m'avait attiré, il y avait peu, à l'ombre des arbres du Pré Saint Georges, la nuit de la Saint Jean.

Etait-ce due à l'abstinence suite à la séparation ? En tout cas, je ne me posai pas de questions. Je subissais, victime consentante et ô combien comblée.

Et, sans maman qui me réveilla, le lendemain matin, je ratais mon train...

Une fois de plus, je revois les deux femmes, sur le quai de la gare – le Coigneux, fidèle à son habitude, refusant de nous accompagner –, puis ma mère pleurant et ma bien aimée courant le long de la voie après m'avoir glissé à l'oreille:

– Ta pépité ? Tu l'as toujours ? Je ne l'ai pas vue.

– Elle est dans mon sac, avais-je menti.

Puis, je sautai dans le wagon. Mais la locomotive qui s'ébranla, dans un cri ultime, avait couvert ma voix.

A SUIVRE